Dans la série *« ça suffit ! »*, aujourd'hui :

L'éducation musicale au collège ou le royaume des malentendus.

(2010)

Tout enseignant de France et de Navarre serait en mesure d'écrire un véritable roman à partir de ses expériences et réflexions sur le métier. L'éducation elle-même, au sens large, est par ailleurs un puis à idées sans fond où les esprits les plus avisés et les mieux structurés s'enfoncent et se perdent rapidement. Le sujet dépasse bien sûr tant l'enseignant que son inspecteur, l'inspecteur que son ministre, le ministre que le philosophe et le philosophe que l'homme de la rue. La chose varie de plus du tout au tout selon la donnée historique ou culturelle, la subjectivité, l'inconscient ou l'idéologie de chacun. Objet de débats enflammés jusqu'à la fin des temps, c'est dans ce maquis, que dis-je, cette Amazonie intellectuelle que le professeur, homme de terrain, tant bien que mal se fraye son chemin. Dans l'exercice de leur sacerdoce, tous les enseignants ne disposent pas, de surcroit, des mêmes armes, loin de là. Dans cette forêt profonde et hostile – entre les élèves et la hiérarchie – on a donné une bonne paire de chaussures à celui-là, une lampe frontale à cet autre, ce chanceux possède même une carte pour mieux faire cheminer sa discipline, une petite boussole pour servir cette matière, et là, sur un rocher, au beau milieu du fleuve impétueux, à deux coudées des chutes titanesques, on a confié au professeur d'éducation musicale un piano droit et une partition racornie des Préludes et Fugues du grand Jean Sébastien. Etant seulement trompettiste – qui a dit « et encore » ? – mon sentiment de solitude s'en est toujours trouvé aggravé. Un piano dans la jungle : si insolite que soit l'image, elle ne manque pas de poésie. Voilà donc notre seule arme, la poésie, face au cosmopolitisme, au Babel social, à la crise des valeurs, à celle de la famille, à l'adolescence et son bain d'hormones, à la pornographie, aux jeux vidéo, à la télé, aux copains et aux filles : la poésie. D'aucun vous diront que c'est là la plus puissante des armes. C'est la plus dérisoire aussi. Mais David vainquit bien Goliath, non ? Eut-il été obligé de réitérer son exploit ne serait-ce qu'une seconde fois et plus personne n'en aurait jamais parlé. Ainsi de l'exploit quotidien et anonyme du professeur d'éducation musicale condamné à l'excellence pour seulement exister. Au fond, on l'aime bien ce professeur de musique et on lui pardonne ses errances, on s'amuse de l'inconsistance attribuée à ses propos, du divertissement qu'est fondamentalement sa « science », on aime sa fantaisie ou plutôt celle dont on l'affuble mais on peut aussi le détester lorsque, par un inexplicable élan d'orgueil, il se pique, le présomptueux, à vouloir se hisser au rang qui ne sera jamais le sien en sanctionnant au nom de ses amusettes ! Cette partition des Préludes, ouverte sur le pupitre est sans doute là pour nous rappeler qu'en son temps, on demanda au maître de Leipzig de faire chanter les enfants de l'institut après le repas de midi afin de faciliter leur digestion.

Aucun enseignant de musique sensé n'osera jamais la comparaison avec le grand homme, néanmoins, aujourd'hui comme hier et sans doute demain, une musique, production sonore par essence immatérielle et éphémère, ne peut se considérer par le quidam au même titre que le concret, le palpable et que nous sommes là dans le domaine évanescent du goût personnel, de la plus totale subjectivité, ou plutôt le croit-on. Sa valeur est celle de la fumée légère, son poids inexistant. En dehors des musiques répétitives s'adressant au corps seul, une construction sonore à dessein artistique laisse une trace mnésique fragile, malléable et bien mystérieuse encore, élaborée au tréfonds psychique de chaque individu en fonction de ses compétences musicales et dans un contexte culturel donné. Dans le

meilleur des cas, une petite partie seulement de la population en tirera une jouissance intellectuelle satisfaisante quand la majorité écartera cette musique d'un revers de manche, incapable d'en appréhender ni la forme ni le fond faute d'outils cognitifs appropriés. C'est donc, à mon sens, sur le front de la compétence analytique et des ressources en référents culturels que se situe l'essentiel du combat professoral dans cette discipline. Le mot n'est pas trop fort car les préjugés sont tenaces, les clichés vivaces et les malentendus nombreux qui viennent de toutes parts. Face à ce déluge d'adversité, beaucoup de collègues capitulent, délaissent la poésie et son chemin difficile pour la trivialité et son boulevard, la médiocrité et son autoroute. Ils sombrent dans la démagogie et offrent à leur jeune public la chose appropriée et conforme à l'image commune qu'ils s'en faisaient a priori.

Le malentendu premier, le plus intime aussi, est celui de l'individu, de ses rêves, de sa formation, de ses compétences d'un côté en relation avec sa fonction de l'autre. Ce malaise est largement partagé dans la communauté enseignante, toutes disciplines confondues, mais revêt sans doute quelques spécificités dans le cas de l'éducation musicale. Le jeune féru de calcul s'imagine peut-être réglant la trajectoire future de ce bolide intersidéral filant vers des mondes lointains et le doué du verbe se rêve en habit vert, sous la coupole. L'apprenti athlète ne voit que la plus haute marche du podium de cette compétition internationale et le pianiste en herbe est déjà vêtu du queue-de-pie, acclamé par la foule du Metropolitan de New York. Aucun, bien sûr, ne suppose un instant vivre ne serait-ce qu'un moment la douce position du prof coincé entre un tableau et des élèves boutonneux peu disposés au moindre effort.

Le niveau commun exigé dans les concours de recrutement du CAPES ou plus encore, de l'agrégation d'éducation musicale est, dans le domaine technique, équivalent au degré supérieur des conservatoires nationaux, ce qui représente a minima une bonne dizaine d'années d'étude instrumentale, auxquelles il faut ajouter des compétences similaires et de même niveau dans la direction de chœur, l'harmonie, le contrepoint, l'arrangement, le solfège, l'analyse de partition et auditive, l'accompagnement au clavier, l'improvisation, le chant, l'informatique musicale et j'en oublie peut-être. La phase éliminatoire précédente est par ailleurs constituée de dissertations aux sujets musicologiques très pointus. Certes, à ce stade, les jeux sont faits et la voie toute tracée. Au fil d'une carrière qui s'annonce très longue, il aura le temps de constater combien le fossé entre ses compétences et la réalité du terrain peut, selon le cas, se qualifier de profond ravin ou d'abîme insondable. C'est pour ma part cette brillante dissertation sur la vision mécaniste des lumières à travers l'œuvre de Jean-Philippe Rameau, cette autre sur le mythe du séducteur dans l'opéra mozartien et enfin cette dernière sur la place du credo dans la messe grégorienne du IVème au VIIIème siècle qui m'offrirent l'honneur de transmettre mon savoir dans cette classe de SEGPA (Section d'Enseignement Général et Professionnel Adapté) où de pauvres gamins de onze ans, insupportables et en déroute scolaire hurlent pour parler, crachent dans la classe, s'insultent continuellement, n'ont jamais ni cahier ni crayon et dont le caractère imprévisible vous laisse dans la crainte permanente d'une soudaine situation critique.

Malentendu entre le professeur et ses élèves, entre vision essentiellement artistique de la musique et le drapeau identitaire sonore que les jeunes en quête de Moi recherchent et agitent bien haut. Ce marqueur est un des plus défendu qui soit et revêt une importance capitale dans la construction psychologique du futur adulte. Le sujet est donc on ne peut plus sensible. La musique n'est plus vécue qu'à travers le prisme de l'identification à des modèles comportementaux constitués de divers autres éléments associés tels que le vestimentaire, le langage, la symbolique, auxquels se

superposent la contestation de l'ordre adulte, la recherche de rupture, le communautarisme, le tribalisme même et jusqu'à une gestique codifiée bien visible dans le cas du mouvement Rap, par exemple. La musique n'est plus ce « langage universel » chanté ici et là – ce qu'elle n'a par ailleurs jamais été – mais à l'opposé, l'emblème sectaire de chacune des parcelles d'un tissu social toujours plus émietté.

Quoiqu'il en soit, une musique reste pour la majorité des élèves un objet de jouissance et ne peut devenir sujet d'étude que part une bien étrange et sinistre démarche, celle-là même dont abusent de sombres personnages appelés « musicologues ». Bien des adultes encore – et parmi eux nombre d'instrumentistes confirmés - ne peuvent se départir de l'image répugnante de ce personnage qui souille de ses propos incongrus et obscurs la blanche pureté de ce chef d'œuvre pourtant si limpide. « Il se permet de juger du talent de cet artiste et d'analyser ce compositeur alors qu'il n'est pas même capable de monter sur scène ». Combien de fois a-t-on entendu ces critiques aussi acerbes qu'imbéciles de la part de gens qui, le moment d'après, commentent tel ou tel match de football, démolissent le jeu de tel joueur depuis le fauteuil d'où ils ne sortent jamais ? Demande-t-on à un historien d'entrer lui-même dans l'Histoire, à un fin stratège de charger sabre au clair, à ce grand connaisseur d'être le peintre de sa génération ou à ce professeur de littérature d'être un grand romancier ? Si nous sommes capables d'apprécier une œuvre, d'en éprouver du plaisir c'est pour de multiples raisons qui n'ont rien à voir avec l'inné ou le hasard, ou encore la transcendance. Comme tout les reste, le plaisir musical s'apprend, la plupart du temps à notre insu mais parfois aussi par le biais d'un bon professeur musicologue et de ses quelques explications distillées avec discernement, doigté et pertinence. Nous continuerons néanmoins à rechercher sans relâche l'être parfait à la fois créateur de génie et grand penseur-historien-philosophe de son art. Il s'en trouve, dit-on.

Malentendu encore avec une large part de la population - dont beaucoup de parents d'élèves – qui dans le rôle du prof de musique ne veulent bien se souvenir que de cet hurluberlu se prenant les pieds dans ses lacets défaits alors qu'il traverse la cour sous des regards amusés, la tête dans les étoiles ou la 8ème de Bruckner. « Il ne nous passait que du classique ! » (toutes les musiques de la planète et de toutes les époques sont qualifiées de « classique » hormis, bien sûr, celles diffusées au temps de sa jeunesse sur la station de radio à la mode) ; « On n'écoutait que du Mozart ! » (tous les compositeurs de toutes les époques s 'appellent « Mozart » du moment qu'ils ne sont pas diffusés sur la station de radio précitée) ; « On faisait que du pipo ! » (tous les instruments utilisés au collège, après quelques années, sont indifféremment appelés « pipo », surtout, il est vrai, si on y soufflait dedans) ; « On faisait rien, on rigolait bien ! » (impossible en effet qu'un tel professeur fantoche ait pu vous intéresser ou vous faire réfléchir ne serait-ce qu'une fois, encore moins avoir demandé et obtenu un effort de votre part) ; « On lui en a fait voir, il était nul ! » etc. C'est copieusement nourri de ces récits qu'un élèves pénètre à douze ans pour la première fois dans la cour du collège, impatient de connaître à son tour l'expérience initiatique de la classe de musique, récolter du grain à moudre, pérenniser les traditions et s'intégrer ainsi socialement. Un contact plus direct avec la population se produit lors des différentes rencontres parents-professeurs réparties dans l'année scolaire. Lorsque, par hasard, on vient voir le prof de musique, c'est bien sûr après que les autres enseignants ont été consultés et en commençant l'entretien par un très convaincant « Vous savez, pour moi, la musique est aussi importante que le reste. »

Malentendu toujours avec une large partie des collègues professeurs qui clament avec force et la main sur le cœur le caractère primordial des enseignements artistiques mais demandent des

explications lorsque les notes obtenues par les élèves ne sont pas conformes à ce qu'elles doivent être, c'est à dire bonnes. Les disciplines artistiques sont effet là pour « valoriser » les élèves, à savoir rattraper un peu la moyenne que la noble et juste sévérité des matières principales tendrait à abaisser par trop. « Comment peut-on avoir un quatre en musique ? Il n'est vraiment pas doué celui-là. Il chante faux ? » - « Non cher collègue, tout comme dans votre discipline, il n'a pas travaillé, voilà tout, et par ailleurs, je me moque du don si toutefois il existe. » - « Ah ? Mais, au juste, que faites-vous en musique, toujours du pipo ? » (sourire et geste à l'appui) – « Personnellement non, mais certains le font très bien. Je pratique pour ma part les percussions mais l'essentiel à mon sens reste les thématiques de cours traitées en classe telles que *Quelle forme pour quel résultat ?, Raconter une histoire en musique, Les racines de la musique noire américaine, La capture du son, L'audition humaine, Ecrire les sons, Musique et carnavals, Les techniques vocales dans le monde, Profession : compositeur, Musique et cinéma, Les métissages musicaux, Musique et spiritualité, Le couple primordial répétition-variation*, *Art et commerce* et bien d'autres encore ». Malgré toutes mes explications, toutes mes justifications, une mauvaise note en musique ne sera jamais bien grave et restera le fait d'un recentrage salutaire sur les fondamentaux, ou alors celui d'une trop grande sévérité, pour ne pas dire prétention, de la part du professeur.

Avec le Principal du collège les relations seront d'autant meilleures que vous accepterez le rôle de faire-valoir de l'établissement. Les activités artistiques se doivent de rehausser une manifestation, embellir la visite d'une autorité, refléter la qualité globale de l'enseignement dispensé et si possible, s'étaler dans la presse locale. A la suite de ce nouveau malentendu, certains collègue sont donc devenus de stupéfiants entrepreneurs de spectacles et consacrent tout leur temps à cela. De véritables castings vont rapidement sélectionner en début d'année les plus habiles à servir le projet - quitte à laisser de côté la grande majorité des élèves – et des associations parascolaires sont montées pour récolter les fonds nécessaires. Le professeur outrepasse ainsi toutes ses prérogatives et contrôle les relations publiques, la signature des contrats avec les professionnels de l'éclairage et du son, les transports, les costumes, les droits d'auteur, la promotion et j'en passe, brassant parfois des budgets énormes. Pour beaucoup, voilà qui sera le seul et unique critère d'évaluation d'un professeur de musique : le spectacle était-il sympathique, très réussi, impressionnant ou hollywoodien ? Et malheur à l'enseignant qui s'est seulement attaché à cultiver ses élèves dans l'ombre des quatre murs de sa salle sans même songer à valoriser celle-là, si formidablement douée dans l'imitation de Céline Dion !

Malentendu toujours avec le corps d'inspection cette fois, dont les soldats sont les fidèles courroies de transmission des politiques éducatives gouvernementales successives. Ils sont du fait même de leur fonction automatiquement distanciés de la réalité du terrain, en repli derrière une idéologie qu'ils doivent défendre, coupé du rapport direct à la psychologie de chaque élève qui fait pourtant le quotidien de l'enseignant. La spécificité de l'éducation musicale l'a toujours dispensé du cadre normatif sévère que connaissent les collègues des autres disciplines, et l'enseignant musicien jouit d'une liberté certaine dans la conduite de sa progression. Cette liberté peut engendrer une sensation de vide pour le débutant qui se voit ainsi livré à lui même en l'absence de tout repère imposé, et peut de surcroît laisser le champ libre à la subjectivité du jugement en situation d'inspection. Je ne suis pas de ceux qui y voient un davantage. Il serait préférable, à l'instar des autres matières enseignées, que l'éducation musicale se voit imposé par niveau un corpus d'œuvres ou de thèmes d'étude détaillé, à l'image du programme de l'option musicale au baccalauréat, et ce sur le plan national. A l'exact opposé de la situation actuelle, on reconnaitrait alors à l'enseignant sa pleine latitude d'action concernant la question pédagogique et méthodologique, ce qui, après tout, relève de

son art, de l'essence même de son métier, de sa personne. Mais, aujourd'hui, le pédagogisme est roi qui impose d'abord une pseudo méthode sans considération pour le contenu. Plus le rayonnement « tapageur » de la discipline que la valeur des acquis culturels. L'accent est par ailleurs mis sur le chant qui, année après année, prend toujours plus l'apparence d'une pensée unique, d'un credo, d'une évidence obligatoire en dehors de laquelle l'inquisition est en droit de frapper. Autrefois élève, et bien que déjà musicien en herbe, ces chansons m'ennuyaient et je trouvais médiocre le résultat obtenu. Devenu enseignant, je juge aujourd'hui la chose pareillement. Cette remarque n'engage évidemment que moi car il est des collègues, une fois encore, qui pratiquent le chant très bien et dont les résultats sont plus qu'honorables. Ainsi, l'idée centrale que l'enseignant doit, pour moi, jouir librement de la possibilité d'exercer ses compétences là où elles seront en mesure d'amener les meilleurs résultats, la plus longue progression pour l'élève, selon les modalités de son choix et dans les domaines qui sont les siens. On ne fait au mieux que ce que l'on sait véritablement faire, ces choses dont on est convaincu et jamais un dogme ne devrait entraver ce principe.

Un autre credo en vigueur était, il y a peu encore, la "créativité" propre des 500 élèves dont il a la charge et que le professeur devait épanouir, en 50 minutes hebdomadaires, par groupes de trente. Si la chose est concevable en art plastique elle devient surréaliste en musique où l'idée sonore quelle qu'elle soit doit se réaliser par la voix, l'instrument, l'outil informatique ou l'interprète et se fixer par l'enregistrement si l'on souhaite naturellement la conserver, la réentendre, l'évaluer. A chaque étape de cette élaboration, la contrainte technique et son implacable exigence vient au mieux entraver la production et au pire la défigurer. On ne s'étendra pas davantage sur cette flagrante contradiction entre le caractère individuel et intime de toute maturation artistique et la nécessité du collectif qui plus est, dans le cadre d'une classe traditionnelle, pensée pour la transmission du savoir théorique, héritée du modèle « 3ème République ». De nombreuses expériences sont aujourd'hui menées ici et là pour donner à la classe d'éducation musicale les qualités recherchées d'un véritable atelier du son, équipée des derniers matériels audiovisuels et informatiques propres à valoriser cet art. Mais jamais l'exception ne deviendra la règle et les classes modèles sont les arbres qui cachent la forêt. A l'heure des dérèglementations, de la casse de l'école publique, du non remplacement d'un fonctionnaire sur deux, des fermetures de postes et d'écoles comment pourrait-on voir se généraliser à l'échelle du pays les équipements dernier-cri dispendieux , qui plus est, pour l'éducation musicale en collège !

Parvenus enfin au plus haut sommet de la hiérarchie administrative, nous ne parlerons plus cette fois de malentendu car le mot sera plus justement remplacé par celui d'hypocrisie, celle-là même qui vise le succès électoral via la crédulité du gogo. Tout peut ici s'affirmer – comme son contraire à peu d'intervalle – et les déclarations sont souvent flatteuses qui rassurent, encouragent, pleines de bon sens et de mesure. On réaffirme à haute voix et la main sur le cœur le caractère essentiel de cette matière artistique tout en sabordant habilement les options musique au lycée. On souligne la valeur de l'enseignement personnalisé dans des classes toujours plus chargées. On vitupère la note chiffrée pour installer une pseudo évaluation en terme fumeux de "compétences" propre à noyer les carences d'un système éducatif public à l'abandon. Plus largement, on développe la politique de la médaille en chocolat, pardon, "l'évaluation bienveillante" pour gonfler les statistiques de réussite de la classe populaire, quand les élites, moins crédules, inscrivent leur progéniture dans les écoles privées, les seules et véritables bénéficiaires des réformes successives du secteur public. A cet étage ultime et, plus généralement en matière de politique, point n'est besoin de s'étaler davantage car le malentendu prend toutes les apparences de la tromperie.